

PHILOSOPHIE PRATIQUE DE SOCRATE

On voit dans l'histoire que Socrate naquit à Athènes, l'an 470 avant J.-C. Fils d'un sculpteur, il passa la première partie de sa vie à travailler dans l'atelier de son père. Mais, aidé des conseils et des discours d'un riche Athénien appelé Criton, il abandonna bientôt l'art pour se livrer à la science, ou, du moins, à la méditation de la sagesse. Il s'occupa de toutes les questions de la philosophie, mais ce fut surtout à l'étude de la philosophie morale qu'il se livra et à laquelle il donna une face et une importance nouvelles. Il regardait comme une folie, dit Xénophon, de consumer l'activité de son esprit à la solution des questions curieuses sur des objets environnés de ténèbres presque impénétrables, objets qui, d'ailleurs, ne sauraient contribuer en rien à notre bonheur, tandis qu'on néglige l'étude des devoirs ou des règles qui doivent servir à diriger notre conduite. Il s'appliqua donc à l'étude des vérités pratiques, laissant de côté toutes les théories abstraites dont on s'occupait alors sur les secrets de la nature et l'origine des choses.

Maintenant, ceci dit, nous entrerons en matière.

Il faut d'abord se rappeler que Xénophon fut contemporain, disciple et ami intime du grand philosophe. Voici ce qu'on raconte à propos des relations qui s'établirent entre Socrate et Xénophon :

Un jour, Socrate, rencontrant le jeune Xénophon dans une rue étroite, lui barra le chemin avec son bâton et lui demanda où était le marché aux vivres. Lorsque celui-ci eut répondu à cette question, il lui demanda où les hommes se forment à la vertu. Xénophon hésita : « Suis-moi donc, lui dit-il, je te l'apprendrai, » et depuis ce moment, il le compta au nombre de ses disciples et de ses amis.

Sous un tel maître, Xénophon fit de rapides progrès dans la philosophie et devint un écrivain distingué. La grande aménité qu'il avait vouée à Socrate le détermina, après la mort si injuste de celui-ci, à réhabiliter sa mémoire, et ce fut dans ce but qu'il recueillit tous les précieux enseignements du philosophe, qu'il groupa dans un traité admirable, intitulé : *Mémoires sur Socrate*, et qu'il livra aux citoyens ingrats d'Athènes comme preuve de sa vertu et de la pureté de ses enseignements. Nous nous permettrons donc d'emprunter à cet ouvrage quelques extraits qui nous feront connaître les idées de Socrate sur les choses les plus ordinaires de la vie et auxquelles nous ajouterons quelques réflexions.

Chers lecteurs, qui m'êtes si indulgents, et vous, aimables lectrices, que ce mot *philosophie* ne vous effraie point, ce n'est pas si aride, si grave, si sévère que vous le pensez.

Nous ne parlerons pas de ce que pensait Socrate sur la sagesse, l'envie, le loisir, le pouvoir politique, le bonheur, etc. ; qu'il nous suffise de dire que celui qui connaissait le bien et le beau, les mettait en pratique, et qui, connaissant le mal, savait s'en garder, passait à ses yeux pour un homme sage et réservé. Quelqu'un lui demandait, un jour, quelle était, selon lui, la plus belle occupation de l'homme ? « Bien faire, » répondit-il. On lui demanda s'il y avait un procédé pour faire bien ses affaires. Non, dit-il ; car je crois que la fortune et l'action sont deux choses opposées ; trouver son bien-être sans le chercher, voilà ce qui s'appelle faire fortune ; mais par son savoir et son zèle arriver au succès, voilà ce que j'appelle bien faire, et ceux qui procèdent ainsi me paraissent réussir. Mais si vous aimez à savoir ce qu'il pensait de la bonne chère, de la colère, de la fatigue, des voyages, etc., lisez

les extraits suivants : Un jour, quelqu'un se plaignait de manger sans plaisir, « Acuménus (1), lui dit-il, enseigne à cela un bon remède. — Et quel est-il ? — De manger moins ; il dit que le plaisir, la bourse et la santé se trouvent mieux de cette abstinence. » Certes, excellent moyen que celui-là, que pour manger avec plaisir il faille manger moins. Seulement, l'histoire ne nous dit pas si ce conseil a été adopté par ce disciple du grand philosophe. ...

Un autre lui disait qu'il n'avait à boire chez lui que de l'eau chaude : Eh bien, dit-il, quand tu voudras te baigner, elle sera toute prête pour le bain. — Mais elle est trop fraîche pour le bain. — Est-ce que tes serviteurs se plaignent d'en boire et de s'y baigner ? — Non, par Jupiter ! et je me suis souvent étonné de voir qu'ils s'en servent avec plaisir. — Réfléchis donc que tu es plus difficile à contenter que tes serviteurs et que tes médecins. ...

Quelqu'un, un jour, courroucé d'avoir salué une personne qui ne lui avait pas rendu le salut : « C'est une chose vraiment risible, dit Socrate, que tu ne te fâches pas quand tu as rencontré un malade, et que la rencontre d'un esprit grossier te fasse autant de peine. »

A propos de voyages.

Quelqu'un était effrayé d'avoir à faire le voyage d'Olympie : Et pourquoi, lui dit Socrate, as-tu peur de ce voyage ? Ne passes-tu pas le jour presque entier à te promener dans la maison ? En voyageant, tu te promèneras, puis tu dîneras ; tu te promèneras encore, tu souperas et tu prendras du repos. Ne sais-tu pas qu'en mettant *bout à bout* tes promenades de cinq ou six jours, tu peux facilement aller d'Athènes à Olympie ? Il te sera d'ailleurs plus agréable de partir un jour plus tôt que de différer ; car, quand on est forcé de faire des marches plus longues qu'il ne faut, c'est contrariant ; tandis qu'en commençant son voyage *un jour* plus tôt, on ne trouve que du plaisir. Mieux vaut se presser au départ qu'en route.

Un autre se plaignait de la fatigue d'une longue route qu'il venait de faire. Socrate lui demanda s'il portait un paquet : « Non, par Jupiter ! je n'avais rien que mon manteau. — Voyageais-tu seul, ou étais-tu suivi d'un valet ? — J'avais un valet. — Marchait-il à vide ou portait-il quelque chose ? Ma foi, il portait mes hardes et le reste de mon bagage. — Et comment s'est-il tiré du chemin ? Il m'a paru s'en tirer mieux que moi. — Bon, et s'il t'avait fallu porter le fardeau de ce valet, comment t'en serais-tu trouvé ? — Fort mal, ou plutôt, je n'aurais pu le porter. — Eh bien ! supporter la fatigue moins bien qu'un esclave te paraît-il le fait d'un homme libre et exercé à la gymnastique ? »

A propos de la bonne chère, voici ce qu'il disait : *Faire bonne chère*, dans le langage des Athéniens, a le sens de manger, et il ajoutait que le mot *bonne*, joint au mot *chère*, indique que la nourriture ne doit être nuisible ni au corps, ni à l'esprit, ni difficile à se procurer ; en un mot, il entendait par *faire bonne chère* vivre avec modération.

Socrate s'attacha principalement à gagner les jeunes gens, et ne négligea aucun moyen pour les amener à le suivre et à l'écouter. La première chose qu'ils s'efforçaient de leur inspirer, c'était la piété et le respect pour les dieux ; ensuite, il les exhortait à la modestie, à la défiance d'eux-mêmes, à l'éloignement des voluptés, à l'amour de leurs parents et à l'observation des lois. Il regardait comme l'indice d'un bon naturel la promptitude à apprendre et à retenir, l'amour de toutes les sciences qui enseignent à bien administrer une maison ou une cité, en un mot, à tirer bon parti des hommes et des choses. Il ne traitait

(1) Médecin renommé pour son talent et son humeur bienveillante.

pas tous les hommes de la même manière ; mais ceux qui, s'imaginant être doués d'un bon naturel, méprisaient l'étude, il leur apprenait que les natures les plus heureuses en apparence ont le plus besoin d'être cultivées.

Quant à ceux qui, fiers de leurs richesses, pensaient n'avoir aucun besoin d'instruction et s'imaginaient que leur fortune suffirait pour accomplir leurs projets et se faire honorer des hommes, il les rendait sages en disant que c'est une folie de croire qu'on puisse sans étude distinguer les actions utiles et les actions nuisibles ; c'est encore une folie, lorsqu'on ne sait pas faire cette distinction, de se croire capable de quelque chose d'utile parce qu'on a de l'argent pour acheter tout ce qu'on veut ; c'est une sottise, quand on n'est capable de rien, de croire qu'on agit comme il faut pour être heureux, et qu'on sait se procurer honnêtement et convenablement ce qui sert à la vie ; c'est enfin une sottise de croire que la richesse, quand on ne sait rien, donne l'apparence de l'habileté, ou que, quand on n'est bon à rien, elle conduit à l'estime.

Je crois qu'une courte étude de la philosophie pratique de Socrate nous serait utile en plus d'une circonstance. Qu'en pensez-vous ?

ALPHONSE GAGNON.

SCIENCE POPULAIRE

LA DISTANCE DES ÉTOILES

(Suite et fin)

On ne connaît la distance de quelques étoiles que depuis l'année 1840. C'est dire combien cette découverte est récente, et c'est à peine si l'on commence maintenant à se former une idée approximative des distances réelles qui séparent les étoiles entre elles. La parallaxe de la 61^e du Cygne, la première qui ait été connue, a été déterminée par Bessel et résulte d'observations faites à Königsberg de 1837 à 1840. Le premier résultat relatif à la distance des étoiles est celui de Bessel, et date de 1840. La parallaxe de l'étoile Alpha de la Lyre a été trouvée par Struve, à la suite d'observations faites à Dorpat, de 1835 à 1838, et a été publiée après 1840. Il en est de même de celle de l'étoile Alpha du Centaure, observée en 1832 et 1839, au cap de Bonne-Espérance, par Henderson et Maclear, et qui se trouve être l'étoile la plus rapprochée de nous.

Deux méthodes se présentent pour déterminer ces parallaxes. La première consiste à comparer entre elles les positions observées à six mois d'intervalle ; la seconde, à découvrir un mouvement apparent dans une étoile (comparée à une étoile immobile située beaucoup plus loin que celle qu'on étudie), mouvement apparent dû à la perspective causée par la translation annuelle de la terre sur son orbite. Cette dernière méthode est maintenant la plus employée. Le résultat de l'une et de l'autre est de montrer sous quel angle on verrait de l'étoile le demi-diamètre de l'orbite terrestre.

Depuis l'année 1840, l'attention des astronomes s'est souvent portée vers cette même recherche, et des milliers de calculs ont été faits. On est parvenu à grand-peine à déterminer la parallaxe de quelques étoiles. Et encore les erreurs d'observation inévitables masquent-elles souvent les résultats. Que l'on songe, en effet, que nulle étoile n'est assez proche pour offrir une parallaxe d'une seconde. Une seconde, c'est la dimension à laquelle se réduirait un cercle d'un mètre de diamètre transporté à 206 kilomètres, ou à plus de 50 lieues de distance de l'œil. Cela paraît moins que rien. C'est l'épaisseur d'un cheveu d'un dixième de millimètre tendu à 20 mètres de distance de notre œil. Le mouvement annuel apparent d'une étoile qui révèle sa distance s'accomplit tout entier dans cette épaisseur ! Pour un observateur transporté dans l'étoile la plus rapprochée de nous, ce cheveu cacherait toute la distance qui sépare la terre du soleil.

Aucune étoile n'offrant une parallaxe égale à une seconde, il en résulte qu'aucune n'est à moins de 206,265 fois 37 millions de lieues. L'espace qui environne le système planétaire dans toutes les directions est dépourvu d'étoiles jusqu'à cette distance au moins.

L'étoile la plus rapprochée de nous, Alpha du Centaure, offre une parallaxe de 0",91. Sa distance de la terre est de 226 400 fois le rayon de l'orbite terrestre, c'est-à-dire de 8,376,800 millions de lieues. C'est notre voisine, et telle est probablement la distance minimum qui sépare les étoiles les unes des autres : huit trillions de lieues ! Comme on le sait, chaque étoile qui brille par sa propre lumière, est un soleil analogue au nôtre, entouré sans doute d'un système de planètes habitées.

La deuxième étoile dans l'ordre des distances, est la 61^e du Cygne. Sa parallaxe est de 0",51, et son éloignement est de 15 trillions de lieues.

On arrive à déterminer ainsi la distance de vingt étoiles seulement sur les milliers qu'on a étudiées dans ce but. Parmi les plus remarquables, signalons surtout Sirius, soleil 2,688 fois plus volumineux que le nôtre, entouré d'un système de corps célestes dont on connaît déjà plusieurs membres, et éloigné de nous de la distance de 33 trillions de lieues ; citons l'étoile polaire, étoile double, dont la distance égale 117 trillions de lieues ; citons Capella, qui plane à 172 trillions de lieues d'ici, distance que la lumière, qui vole en raison de 77,000 lieues par seconde, n'emploie pas moins de soixante-et-onze ans et huit mois à traverser, de telle sorte que le rayon lumineux que nous recevons actuellement en 1875, de cette belle étoile, est parti de son sein en 1803.

Elle pourrait être éteinte depuis 1804, et nous la verrions encore. Elle pourrait s'éteindre aujourd'hui, et les habitants de la terre l'admiraient encore dans leur ciel jusqu'à l'année 1949. Réciproquement, s'il y avait, sur les planètes qui gravitent autour de Capella, des esprits doués de la vue transcendante fût assez parfaite pour découvrir de là haut notre petite terre perdue dans les rayons de notre soleil, ils verraient *actuellement*, de cette distance, la terre de l'année 1803, et seraient en retard de 71 ans et 8 mois sur notre histoire.

Ce sont là les étoiles les plus proches de nous. Toutes les autres sont incomparablement plus éloignées.

Il y a des étoiles dont la lumière ne peut nous arriver qu'après cent ans, mille ans, dix mille ans de marche incessante de 77,000 lieues par seconde. Que l'on essaye de suivre par la pensée le trajet d'une pareille flèche !

Pour traverser l'univers sidéral dont nous faisons partie (la voie lactée), la lumière n'emploie pas moins de 15,000 ans.

Pour venir de certaines nébuleuses, elle doit marcher pendant plus de trois cents fois ce temps, pendant cinq millions d'années ! ...

Chacune de ces étoiles est un soleil comme le nôtre, brillant par sa propre lumière, et entouré sans doute de planètes habitées analogues à celles de notre système solaire. Malgré l'apparence causée par la perspective de l'éloignement, d'immenses distances séparent tous ces systèmes du nôtre, distances telles que les plus hauts chiffres de notre numération si puissante sont à peine en état de dénombrer les plus faibles d'entre elles. Un éloignement réciproque, que nos chiffres ne peuvent exprimer, sépare ces étoiles les unes des autres, les reculant de profondeurs en profondeurs.

Malgré ces intervalles prodigieux, ces soleils sont en nombre si considérable que leur énumération surpasse encore elle-même tous nos moyens ; les millions joints aux millions ne parviennent pas non plus à en dénombrer la multitude ! ... Que la pensée essaye, s'il lui est possible, de se représenter à la fois ce nombre considérable de systèmes et les distances qui les séparent les uns des autres ! Confondue et bientôt anéantie à l'aspect de cette richesse infinie, elle ne saura qu'admirer en silence cette indescriptible merveille. S'élevant sans cesse par delà les cieux, franchissant les pages lointaines de cet océan sans bornes, elle découvrira toujours un nouvel espace, et toujours de nouveaux mondes se révéleront à son avide... les cieux succéderont aux cieux, les sphères aux sphères... après les déserts de l'étendue s'ouvriront d'autres déserts, après des immensités d'autres immensités... et lors même qu'emportée sans trêve pendant des siècles avec la rapidité de la pensée, l'âme perpétuerait son essor au-delà des bornes les plus inaccessibles que l'imagination puisse concevoir, là même, l'infinie d'une étendue inexplorée resterait, encore ouvert devant elle... l'infini de l'espace s'opposerait à l'infini du temps, rivalisant sans cesse, sans que jamais l'un puisse l'emporter sur l'autre... et l'esprit s'arrêterait exténué de fatigue au vestibule de l'œuvre de Dieu, de la création infinie, comme s'il n'avait pas avancé d'un seul pas dans l'espace.

Oh ! depuis cette terre où rampent les mortels, De l'espace fuyant les vides éternels, Qui s'élèvera des cieux l'insondable distance, Quand, après l'infini, l'infini recommence ?

CAMILLE FLAMMARION.

LE CULTIVATEUR

Dans ce siècle tout occupé de progrès matériels, on ne considère pas assez la position de chaque état dans l'ordre moral de la société. Le bien-être physique, voilà tout ce qu'on désire ; et, pour y parvenir, on emploie des moyens qui ne sont pas toujours ceux qui mènent au bonheur. Le séjour des villes est un de ces appas trompeurs, le commerce en est un autre ; tous deux ont causé bien des déceptions et ont fait plus d'une victime. L'habitant de la campagne croit se trouver plus heureux en changeant d'état et, emporté par la fièvre